

cours de route. Tel est l'ordre de l'invisible colonel qui se conforme aux instructions de Pétersbourg. Mais, dès le premier jour du voyage, nous nous sommes mis à écrire des lettres dans l'espoir de réussir à les expédier. Et nous n'avons pas été déçus. L'instruction ne prévoyait pas que le pouvoir ne saurait compter sur ses serviteurs puisque des amis inconnus nous entourent de toutes parts.

Le 16 janvier. — Voici dans quelles conditions je vous écris : nous nous sommes arrêtés dans un village à vingt verstes de Tioumen. C'est la nuit. Une isba de paysan. Une chambre sale, basse de plafond. Le plancher est occupé tout entier par les corps couchés des représentants du Soviet des Délégués Ouvriers : il n'y a pas un interstice de libre...

On ne dort pas encore, on cause, on rit... On a tiré au sort, entre trois prétendants, un large bandon, et c'est moi que la fortune a favorisé. J'ai toujours de la chance dans la vie. A Tioumen, nous avons passé trois jours. Nous avons été accueillis — nous avons déjà l'habitude de ces réceptions — par une multitude de soldats, à pied et à cheval. Les cavaliers (« des volontaires ») faisaient de la voltige, chassant les gamins. De la gare jusqu'à la prison, nous avons fait la route à pied.

On nous comble toujours de prévenances parfois même excessives, mais en même temps les mesures de prudence deviennent de plus en plus rigoureuses, — et cela jusqu'à la superstition.

C'est ainsi par exemple que, sur demande adressée par téléphone, on nous a fait parvenir de tous les magasins des marchandises au choix ; mais, d'autre part, on nous a refusé l'autorisation d'une promenade dans la cour de la prison. Dans le premier cas, on fait preuve d'amabilité, dans le deuxième, on viole injustement le règlement. De Tioumen, nous sommes partis en voiture ; pour quatorze déportés, on nous a donné cinquante-deux (cinquante-deux !) soldats d'escorte, sans compter le capitaine, un commissaire et un brigadier de police rurale. C'est vraiment extraordinaire. Tout le monde en est stupéfait, sans exception les soldats, le capitaine, le commissaire et le brigadier de police. Mais telle est « l'instruction ». Nous allons maintenant à Tobolsk, nous avançons fort lentement. Aujourd'hui, par exemple, nous n'avons fait dans la journée que 20 verstes (environ 22 kilomètres). Nous sommes arrivés à l'étape à une heure de l'après-midi. Pourquoi ne pas continuer la route ? Impossible ! Pourquoi impossible ? L'instruction ! Pour empêcher toute évasion, on refuse de nous transporter le soir, ce qui est, jusqu'à un certain point compréhensible. Mais, à Pétersbourg, on a si peu de confiance dans l'initiative des autorités locales, qu'on a rédigé un itinéraire verste par verste. Quelle activité de la part du département de la police ! Nous ne faisons donc que trois ou quatre heures de voyage par jour, et nous restons en place pendant vingt heures. Dans ces conditions, la route jusqu'à Tobolsk étant de 250 verstes (270 kil.) il nous faudra dix jours, et nous n'arriverons à Tobolsk que le

25 ou le 26 janvier. Combien de temps resterons-nous là-bas ? Quand partirons-nous ? Où irons-nous ? Tout cela est du domaine de l'inconnu, c'est-à-dire qu'on ne nous en dit rien.

Nous occupons quarante traîneaux. Les véhicules qui sont en tête du convoi transportent nos bagages. Nous venons ensuite, nous autres, « députés », deux par voitures, et gardés par deux soldats. Chaque traîneau est attelé d'un seul cheval. Dans les voitures d'arrière, on ne voit que des soldats. L'officier et le commissaire font tête de file dans une « kochéva », traîneau couvert. Les chevaux avancent au pas. Sur un parcours de quelques verstes, en sortant de Tioumen, nous avons même été accompagnés par vingt ou trente cavaliers. En un mot, si l'on considère que ces mesures inouïes ont été prises par ordre de Pétersbourg, il faut en conclure que l'on veut coûte que coûte nous mener dans une retraite des plus cachées. Il est impossible de penser que ce voyage avec une suite royale soit une simple fantaisie des bureaux... Cela pourrait susciter plus tard de sérieuses difficultés...

Tous dorment déjà. Dans la cuisine d'à côté, dont la porte est ouverte, des soldats veillent. Des sentinelles vont et viennent sous la fenêtre. La nuit est magnifique, c'est une nuit de lune, toute bleue, toute de neige. Quel étrange tableau : ces corps étendus sur le plancher dans un lourd sommeil, ces soldats à la porte et devant les fenêtres... Mais comme je fais un voyage de ce genre pour la seconde fois, mes impressions n'ont plus la même fraîcheur... Déjà la prison des Croix (Kresty), ne m'avait paru qu'une répétition de celle d'Odessa, construite sur le même modèle. Ce voyage me semble également continuer celui que je fis autrefois par étapes, quand on me dirigea vers le gouvernement d'Irkoutsk...

Dans la prison de Tioumen, il y avait une multitude de détenus politiques, en particulier de déportés par mesure administrative (1). Ces détenus, pendant leur promenade, s'étaient rassemblés sous notre fenêtre et nous saluèrent par des hymnes ; ils brandirent même un drapeau rouge sur lequel on lisait : « Vive la Révolution ! » Ils chantaient, et ce chœur n'était pas mauvais : il y a longtemps sans doute qu'ils vivent ensemble ici et ils ont eu loisir d'accorder les voix... Cette scène était assez imposante et, si vous voulez, touchante en son genre. Par les vasistas, nous leurs avons adressé quelques paroles de sympathie. Dans la même prison, les criminels de droit commun nous ont remis une très longue supplique, nous priant, en vers et en prose, nous, « hauts révolutionnaires de Pétersbourg », de leur tendre une main secourable. Nous aurions voulu laisser un peu d'argent aux détenus politiques qui en ont le plus besoin, car plusieurs d'entre eux man-

(1) L'expression : « par mesure administrative », signifie : sans jugement, sur simple décision d'un gouverneur de province ou d'un chef de police ;

quent même de linge et de vêtements chauds ; mais l'administration pénitencière nous l'a catégoriquement interdit. « L'instruction » défend que « les députés » entrent en rapports avec d'autres « politiques ». Même au moyen de l'impersonnel papier-monnaie ? Parfaitement. Comme tout a été prévu !

De Tioumen on ne nous a pas permis d'envoyer des télégrammes, afin de mieux cacher le lieu et le temps de notre arrivée à destination. Quelle absurdité ! Comme si les démonstrations militaires que l'on multiplie en cours de route ne signalaient pas notre itinéraire à tous les badauds.

26 janvier (Prison de Tobolsk). — Le docteur, que l'on avait convoqué au bureau de la prison, nous apprend ce qui suit : on nous envoie tous au bourg d'Obdorsk, nous ferons de 40 à 50 verstes par jour sous escorte. Il y a, d'ici à Obdorsk, plus de 1.200 verstes par « la route d'hiver ». C'est-à-dire qu'en supposant les circonstances les plus favorables, en admettant que nous trouvions toujours des chevaux, que nous ne soyons pas arrêtés par des maladies, etc., notre voyage durera plus d'un mois. Une fois installés au lieu de déportation, nous recevrons une indemnité de 1 rouble 80 Kopecs par mois (1).

A cette époque de l'année, un voyage d'un mois doit être fort pénible, surtout avec de jeunes enfants. On nous dit que, de Bérézovo jusqu'à Obdorsk, nos traîneaux auront des attelages de rennes. Cette nouvelle a surtout été désagréable pour ceux qui emmènent leurs familles. L'administration locale affirme que cet absurde itinéraire (comportant 40 verstes au lieu de 100 par jour) a été fixé par Pétersbourg, ainsi que les moindres détails de l'expédition. Les sages qui travaillent là-bas, dans les bureaux, ont tout prévu pour prévenir une évasion. Mais rendons-leur cette justice que, de dix mesures par eux indiquées, neuf sont entièrement dénuées de sens commun. Les femmes qui suivent de bon gré leurs maris ont demandé la permission de sortir de prison pendant les trois jours que nous passerions à

(1) 4 rrs 77.

Tobolsk. Le gouverneur a refusé net, refus contraire non seulement à la raison, mais au règlement. Notre petit monde s'en est quelque peu ému et l'on rédige une protestation. Mais à quoi cela servira-t-il, puisque la réponse est toujours identique : « Telle est l'instruction de Pétersbourg. »

Ainsi, les bruits si défavorables qui avaient couru dans la presse étaient fondés : on nous déporte à l'extrême-nord de cette province. Il est curieux de noter que « l'esprit d'égalité » que l'on a appliqué dans la sentence se manifeste également dans la désignation du lieu où l'on nous envoie : le même pour tous.

Ce que l'on sait d'Obdorsk à Tobolsk est aussi vague que ce que vous en pouvez savoir à Pétersbourg. Une seule chose s'avère certaine : cette localité se trouve quelque part, au delà du cercle polaire. Une question se pose : n'enverra-t-on pas à Obdorsk un détachement spécial pour nous garder ?... Cela marquerait du moins de l'esprit de suite. Y aura-t-il possibilité d'organiser une évasion ou serons-nous forcés d'attendre entre le Pôle nord et le cercle polaire, le développement ultérieur de la révolution et un changement de régime ? Nous avons lieu de craindre que notre retour, au lieu de dépendre de notre habileté, ne dépende plus que de la politique. Eh bien, nous attendrons à Obdorsk. Et nous travaillerons. Envoyez-nous seulement des livres et des journaux, des journaux et des livres. Qui sait ce que donneront les événements ? Qui sait à quelle date nos calculs seront justifiés ? Peut-être l'année que nous serons forcés de passer à Obdorsk sera-t-elle un dernier moment de repos dans le mouvement révolutionnaire, un répit que l'histoire nous accorde pour nous permettre de compléter nos connaissances et d'aiguiser nos armes. Ne croyez-vous pas que de telles idées soient un peu trop fatalistes ? Cher ami, quand on voyage sous escorte dans la direction d'Obdorsk, ce n'est pas un malheur que l'on devienne un peu fataliste...

LÉON TROTSKY.